

Introduction

Pauvreté et misère

Qu'elle soit noire ou dorée (se cachant sous une apparence d'aisance), la misère se définit ordinairement par l'extrême pauvreté, "pouvant aller jusqu'à la privation des choses nécessaires à la vie" : espace, lumière, douce température de l'eau et de l'air, boisson et nourriture en qualité et quantité suffisantes, hébergement reposant et accueillant. Les termes utilisés pour désigner la misère sont fort riches et nombreux : adversité, *dèche*, dénuement, détresse, indigence, infortune, malheur, *mouise*, *purée* et bien d'autres encore, plus ou moins dialectaux ou argotiques. Ils renvoient à une situation peu enviable, synonyme de grande gêne et de grave déplaisir, où l'on se sent ravalé à un niveau à la *limite de l'humain* (être sur la paille et tirer la langue !).

La nécessité, le besoin dans lesquels on se débat alors (le misérable est aussi un "nécessiteux", un "besogneux"), font d'abord référence aux privations et à la *nécessité* de s'y adapter, parfois avec ingéniosité, parfois dans le désespoir. Le sens moral, en effet, de "vil", "méprisable" et même "méchant" se greffe volontiers sur un tel état de choses, si bien que le misérable se transforme en "miteux", "minable", indigne voire outrageant ou dangereux ; l'on en vient ainsi à se détourner du misérable, à le craindre et le fuir, ou même à le repousser et le chasser, plutôt que de chercher à l'aider. Et toute la panoplie ou la "spirale" de l'*exclusion* s'ensuit.

Par rapport à cette extrémité dans laquelle chacun s'efforce de ne pas "tomber", avec le sentiment assuré qu'il serait impossible d'en ressortir indemne, la pauvreté se définit elle aussi comme "insuffisance de ressources, manque de moyens et d'argent", mais dans une proportion et des limites qui laissent néanmoins la possibilité de survivre dignement, la "tête haute", en même temps qu'un espoir, plus ou moins justifié, que l'on va réussir à "s'en sortir".

Sans doute la définition statistique de la pauvreté, en fonction d'un seuil administrativement fixé (qui, en Europe par exemple, correspond à un certain *pourcentage du revenu médian*, en élévation constante depuis les dernières décennies) a-t-elle un lien direct avec ce phénomène. Le pauvre, reconnu comme tel dans notre société, publiquement assisté et secouru, y gagne ainsi un "statut social" clairement identifié qui, en réalité, est censé le protéger symboliquement de l'indignité et du déshonneur de l'exclusion dans lesquels une misère extrême ne manquerait pas de l'entraîner.

Mais les choses ne sont pas si simples.

D'une part, les services sociaux se plaignent de ne pas toujours réussir à repérer les vrais pauvres et les usurpateurs, les critères administratifs manquant aussi de souplesse. D'autre part, l'insuffisance de ressources qui définit la pauvreté ne s'entend pas non plus uniquement au sens matériel. Elle a aussi un sens moral de "médiocrité", faiblesse, stérilité ou tout simplement *banalité* !

Dans une telle perspective, tout manque de culture, d'éducation, d'imagination, de capacité d'expression (par le langage, l'art, l'écriture), d'aptitude à s'informer et se former (aux technologies innovantes, en particulier) devient une cause potentielle de pauvreté, au risque même de se transformer en *handicap* pour une insertion correcte dans la société européenne de demain. Les grandes difficultés que traverse l'école du XXI^e siècle sont sans doute le reflet de l'évolution insidieuse d'un tel *appauvrissement*.

Saurons-nous empêcher le grand marché européen de la culture et de la connaissance de générer de nouvelles formes de pauvreté et d'exclusion ?

Quelles solidarités pouvons-nous mettre en avant et consolider dans les institutions, pour enrayer toute dérive en ce sens